

Kim Yi-seol

# BIENVENUE

Roman traduit du coréen par  
Lim Yeong-hee et Françoise Nagel

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE L'INSTITUT CORÉEN  
DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE, SÉOUL



*Éditions*  
*Philippe Picquier*

*Ouvrage publié sous la direction de*  
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Hwanyeong*

© 2011, Kim Yi-seol,

First published in Korea by Jaeum & Moeum

This French edition is published by arrangement with Jaeum & Moeum

© 2012, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Patrick Zachmann / Magnum Photos (détail)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0884-4

## Le Jardin des Jujubiers

M. Wang glissa la tête entre mes cuisses et renifla. Des paquets de neige tombaient des arbres avec un bruit étouffé. Ploc ploc ploc ! Un épais tapis blanc recouvrait le sol alentour. Alors même que le printemps arrivait à grands pas, on avait annoncé une vague de froid. Ce qui réduisait considérablement la fréquentation du restaurant. Après avoir autorisé Yun et Jini à quitter leur service plus tôt, M. Wang m'avait emmenée dans l'un des pavillons. Depuis, il ne me lâchait plus. Visiblement, il n'avait aucune intention de rentrer chez lui. La table n'avait pas encore été débarrassée. Un plat de *kimchi*<sup>1</sup> de l'automne dernier répandait sa forte odeur de chou fermenté.

Tout à coup, j'entendis le grondement d'une moto devant la porte.

— Sors de là, papa !

C'était Taemin.

---

1. Plat traditionnel à base de chou fermenté que les Coréens préparent en grandes quantités à l'automne pour le consommer durant tout l'hiver. (Toutes les notes sont des traductrices.)

— Ce petit crétin ne supporte pas que son père se donne un peu de bon temps avec une femme, grommela M. Wang.

Sans prendre la peine de remettre son caleçon, il enfila son pantalon à la va-vite et sortit précipitamment du pavillon. Avant qu'il ne referme la porte derrière lui, j'eus le temps de croiser le regard de Taemin. J'étais nue. La porte claqua. Je ramassai ma culotte toute chiffonnée et commençai à me rhabiller. Derrière la vitre sombre, des plaques de neige se détachaient de l'avant-toit et venaient s'écraser par terre.

Cette neige aurait-elle suffi à apaiser ma soif ?

Encore à moitié nue, j'ouvris la fenêtre. L'air coupant me mordit la peau. Glacée de la tête aux pieds, je m'empressai de refermer.

M. Wang fumait à la chaîne en conduisant. Comme je m'en plaignais, il baissa la vitre quelques secondes. Mais la fumée resta dans la voiture.

— Toi, c'est une fille que tu as, non ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Tu crois que tous les fils sont comme le mien ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Mon fils me prend pour la Banque de Corée. Il s'imagine que j'imprime des billets. Tu verras, si un jour tu as un garçon...

— Ne dites pas de mal des enfants.

Je sentis un nœud me serrer l'estomac. Ma fille, cela faisait trois mois que je ne l'avais pas vue.

Il était minuit passé. La route était déserte. *Au revoir !* Le panneau marquant la limite du village brilla sous les phares de la voiture. Je franchissais cette

frontière invisible matin et soir. Chaque fois, je me souvenais du premier jour où j'étais venue travailler au Jardin des Jjubiers.

Ce matin-là, le vent secouait avec violence les panneaux indicateurs. En quittant Séoul, ces mots *Au revoir !* m'avaient donné l'impression de quitter un monde familier pour pénétrer dans un univers inconnu.

J'avais recommencé à travailler deux semaines à peine après mon accouchement. Jeong-man, mon compagnon, n'avait même pas essayé de m'en dissuader. Nous n'avions pas le choix. Comme je n'avais pas encore tout à fait recouvré mes forces, je ne pouvais prendre un emploi à temps plein. J'avais distribué des prospectus à la sortie du métro, sur les pare-brise des voitures dans les parkings des centres commerciaux et dans les boîtes à lettres. Je faisais donc de la publicité aussi bien pour des instituts d'enseignement privés que pour des restaurants, des saunas, des hammams, des bars, des salons de thé ou des hôtels. Toutes les deux heures, je rentrais chez moi pour allaiter ma fille. Le travail n'était pas difficile, mais la paie était minable. J'avais dû trouver autre chose.

Je me levai à l'aube et commençai à me préparer, Jeong-man collé à mes basques. Lorsque l'enfant se réveilla, il la prit dans ses bras et continua de me tourner autour. Je mis du riz à cuire et fis réchauffer la soupe de la veille, puis pressai une dernière fois mes seins pour en extraire le lait. Tout le temps que je mis à me laver le visage, à l'enduire de crème, à changer

de sous-vêtements, Jeong-man ne me quitta pas des yeux. D'ailleurs, à moins de me tourner carrément le dos, il n'aurait pu faire autrement dans cette pièce exiguë que nous habitons. Ma fille, qui venait tout juste de passer le cap des cent jours, me regardait, elle aussi, fixement. J'étais en train de me coiffer lorsque Jeong-man me suggéra :

— Tu devrais peut-être mettre un peu de rouge à lèvres ?

J'hésitai un instant, puis, ne possédant aucun produit de maquillage, je m'appliquai une touche de vaseline sur la bouche. J'allaitai ensuite le bébé. Je me retins d'expliquer à mon compagnon comment préparer un biberon avec mon lait. Je le lui avais déjà montré plus de dix fois.

— N'oublie pas de déjeuner, lui recommandai-je. Il y a de la soupe de prête, et dans le frigo...

Cela aussi, je l'avais bien répété à cinq ou six reprises. Comme toujours, il me répondit « oui, oui, ne t'inquiète pas ».

Quand le bébé se mit à gazouiller, il lui prit la main et la secoua doucement dans la sienne en lui disant :

— Dis au revoir à maman, Ayeong !

Je caressai les joues de ma fille.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

— Ce n'est pas grave, répondis-je en souriant.

Au moment où j'ouvris la porte, un courant d'air froid fit frissonner Ayeong.

— Passe une bonne journée, dit-il.

Je hochai la tête, caressai encore une fois la main de la petite. En voyant les joues bleuies de barbe de

mon compagnon et le petit cou fluet de ma fille, je sentis une étrange tristesse s'emparer de moi, comme si on m'avait arraché aux gens que j'aimais le plus au monde. Je me hâtai de refermer la porte derrière moi.

— Ne t'inquiète pas pour nous, entendis-je derrière la porte.

Je restai longtemps sur le seuil, incapable de me décider à partir.

Ça m'ennuyait de laisser ma fille à son père alors qu'il était en pleines révisions pour ses examens. Toutes les deux heures, il fallait donner le biberon, changer les couches. Comment se concentrer dans ces conditions ? Je gagnais ma vie depuis l'âge de seize ans, mais, jamais je ne m'étais sentie aussi mal à l'aise en partant travailler. Même pendant les périodes de vaches maigres, je n'avais pas eu le cœur aussi lourd. J'eus l'impression que le vieil escalier branlant qui descendait du toit en terrasse se dérobaît sous mes pieds.

Nous nous étions installés dans ce minuscule logement sur la terrasse d'un immeuble de trois étages à la fin de l'été, un mois avant la naissance de notre fille. Quand, les jours de grande chaleur, j'empruntais cet escalier de fer étroit et raide avec mon gros ventre pour aller faire mes courses au marché, tout mon corps se couvrait de sueur. Et lorsque je l'avais descendu pour me rendre à l'hôpital après avoir ressenti les premières contractions, le temps qu'il m'avait fallu pour arriver en bas m'avait paru plus long que tout le restant de ma vie.

Le ciel était bas, mais j'espérais qu'il ne neigerait pas. Je dévalai la ruelle en pente et arrivai au carrefour

tout essoufflée. En voyant le petit bonhomme vert clignoter, je fonçai sur le passage piéton. Une voiture me klaxonna. Le conducteur baissa sa vitre. C'était mon nouveau patron.

— Tu es folle ou quoi ? me cria-t-il. Tu ne regardes jamais avant de traverser ?

J'inclinai la tête pour le saluer. La portière du minibus s'ouvrit, je grimpai timidement à l'intérieur. Le véhicule redémarra avant même que j'aie refermé. Je perdis l'équilibre et m'affalai sur les genoux de l'une des passagères.

— C'est comme ça qu'on dit bonjour ? ronchonna-t-elle.

— Bonjour ! bredouillai-je, tête baissée, en m'asseyant sur le siège en face d'elle.

— Elle est nouvelle, expliqua M. Wang. Tu vas devoir la prendre en main.

— Il faudrait d'abord qu'elle le veuille, répliqua la femme.

Puis elle me présenta sa voisine de banquette :

— Voici notre cuisinière. Tu n'auras qu'à l'appeler tante Yun. Moi, je suis chargée du service de la grande salle. Pour toi, je serai grande sœur Jini.

J'acquiesçai d'un signe de tête. Elle devait avoir la quarantaine et Yun dans les cinquante ans.

Le véhicule ne cessait de faire des embardées.

— Il conduit vraiment comme un sauvage ! s'écria Yun tout en essuyant la vitre embuée pour tâcher de voir au-dehors.

Assise dans le sens contraire de la marche, je ressentais encore plus violemment les secousses que les deux autres femmes. Comme M. Wang n'avait pas



allumé le chauffage, de petites bouffées de vapeur blanche s'échappaient de nos lèvres à chaque expiration. La première neige de la saison se mit à tomber et, comme chaque fois que je recevais une bonne nouvelle ou voyais un beau spectacle, mes pensées s'envolèrent vers Ayeong. Elle n'avait que trois mois et, à l'époque, j'étais encore une mère digne de ce nom.

Toute ma vie tournait autour de mon enfant. Je me devais de manger correctement pour être en mesure de l'allaiter et de bien dormir pour pouvoir lui sourire. C'était aussi pour son bien que j'avais décidé de la confier à son père pour aller travailler. Il fallait bien nous nourrir tous les trois. Je préférais ne pas exiger de mon compagnon qu'il subvienne à nos besoins tant qu'il préparait les concours des fonctionnaires. Il devait réussir, ne serait-ce que pour notre fille. Ayeong était notre raison de vivre. Je lui avais donné la vie, mais je voulais que cette vie soit meilleure que la mienne. Son père formait sans aucun doute le même souhait que moi.

Une fois franchies les limites de la ville, le paysage changea rapidement. Les immeubles étaient moins hauts et la route plus resserrée. J'aperçus au loin une rivière bordée de roseaux que survolaient des oiseaux migrants. Quel beau tableau ! Bientôt apparurent sur les berges des bâtiments de standing dont les enseignes lumineuses annonçaient restaurants, cafés, love hôtels... Je ne les avais pas remarqués la première fois en allant à mon entretien d'embauche.

— Tu connais ce quartier ? me demanda Jini.

— Non, pas du tout.

Vu ma situation, je ne risquais pas de fréquenter des endroits aussi chics, même pour y boire un café – de toute façon, une seule tasse aurait suffi à m’empêcher de dormir et mon compagnon était accro au café instantané. Je n’avais déjà pas la moindre idée des tarifs pratiqués par les restaurants sans prétention du centre-ville, alors le prix des menus dans ce type d’établissements en dehors de Séoul, je n’osais même pas l’imaginer. Je n’avais rien à voir avec ce monde-là. Avant d’emménager dans notre minable logement, Jeong-man et moi vivions tous deux dans un *goshiwon*<sup>1</sup> et c’était sur le toit de l’immeuble que nous nous retrouvions avant de passer la nuit dans la chambre de l’un ou l’autre.

Quels genres de clients pouvaient bien venir dans des lieux si mal desservis par les transports en commun ? Ils devaient être très riches pour dépenser autant d’argent juste pour manger, boire du thé et goûter quelques instants de plaisir charnel. Et à en croire le nombre de ces établissements, ils étaient nombreux.

— Descendez ! hurla M. Wang.

— Vous devriez crier encore un peu plus fort pour nous percer les tympan, ironisa Yun.

Elle me poussa de côté pour ouvrir la portière du minibus.

— Quelle empotée ! grommela-t-elle. Tu n’es même pas capable de sortir ?

---

1. Immeuble de chambres meublées louées pour de courtes durées à des prix très modiques.

Il neigeait toujours. On entendait le léger clapotis de la rivière toute proche. Nous nous dirigeâmes rapidement et en silence – à croire que nous étions fâchés – vers le restaurant, M. Wang en tête, puis Yun, Jini et moi pour fermer la marche. Je me retournai pour jeter un coup d’œil à l’enseigne à l’entrée du parking, sur laquelle les mots *Le Jardin des Jujubiers* se détachaient en noir sur fond blanc. Puis j’entraî d’un pas résolu pour ma première journée de travail.

J’avais pensé que ce restaurant, dont la spécialité était la soupe de poulet aux jujubes<sup>1</sup>, ne serait pas très fréquenté en cette saison. Je m’étais trompée. Ma maladresse de débutante n’en serait que plus spectaculaire. La journée allait être un enfer.

— Aujourd’hui, c’est moi qui ferai la fermeture, me proposa Jini.

Ce qui voulait dire qu’elle travaillerait jusqu’à minuit pour tout remettre en ordre, une corvée dont nous devons nous charger à tour de rôle. Yun partirait avant nous. Elle avait juste le temps de repasser chez elle avant d’aller prendre son service dans un autre restaurant.

— Quand est-ce qu’elle dort ? demandai-je.

— Quand elle a sommeil, répondit Jini en pouffant de rire. N’est-ce pas, tante Yun ?

— Qu’est-ce que tu as aujourd’hui ? remarqua cette dernière. Tu es contente parce qu’il y a enfin quelqu’un pour faire les corvées à ta place ?

---

1. Soupe appréciée en été pour ses vertus sudorifiques, selon le principe « combattre le feu par le feu ».

Jini continua de bavarder : elle avait deux fils au lycée, elle arrêterait de travailler dès qu'ils seraient entrés à l'université. Yun le lui souhaitait de tout cœur. Elle, par contre, n'était pas femme à raconter sa vie ni à rire pour un rien. D'après les affirmations de Jini, elle était la seule à oser tenir tête à M. Wang.

Dans le petit vestiaire à côté de la cuisine, Jini me donna, en guise d'uniforme, un *hanbok*<sup>1</sup> modernisé légèrement trop grand pour moi. Dès que j'eus attaché le tablier orange par-dessus la jupe, je me sentis devenue serveuse pour de bon.

— Tu as apporté du maquillage ? demanda Jini.

Je secouai la tête.

— Tu ne sais vraiment pas ce qu'on fait ici ? dit-elle en me tendant sa trousse de maquillage. Mets un peu de poudre et de rouge à lèvres. C'est le minimum. Tu ne peux pas recevoir les clients sans rien sur le visage.

J'obéis. J'utilisai le même rouge qu'elle et emprisonnai mes cheveux dans un filet. Jini, qui m'avait observée, me regarda sous le nez et dit :

— Ça te change drôlement, le maquillage ! Finalement, tu n'es pas si moche. Remarque, le patron ne t'aurait pas embauchée, autrement. Il ne t'a vraiment rien dit ? Tu n'es au courant de rien ?

Qu'aurais-je dû savoir ? voulus-je demander.

— Allez, sortez de là ! cria M. Wang derrière la porte.

Ma première tâche consistait à faire le ménage. Le patron demanda à Jini de me montrer comment faire.

---

1. Costume traditionnel composé d'une veste courte et d'une jupe longue.

Je commençai par nettoyer la grande salle et les cinq salons privés. J'époussetai ensuite les fenêtres et les plantes vertes posées sur les rebords. Puis je passai aux cinq pavillons annexes alignés le long de la rivière. Chacun de ces petits bungalows se composait d'une chambre équipée – lecteur CD de karaoké avec écran, table basse, coussins, jeu de *hwatu*<sup>1</sup> – et d'une salle de bains. Par terre, dans un coin, il y avait plusieurs couvertures soigneusement pliées. Jini m'avait également ordonné de passer le chiffon sur les plateformes de bois installées dans le jardin, bien que personne ne les utilisât en hiver. Pour finir, je récurai les toilettes. Sous l'œil vigilant de Jini qui avait à cœur de m'apprendre le métier, je les passai à l'eau de Javel pour les désodoriser. Une fois tout cela terminé, je regagnai la grande salle où flottait une savoureuse odeur de riz. Il était déjà onze heures. Notre repas nous attendait sur une table dressée près de la cuisine.

— Sers le riz dans les bols, me dit Jini. Comme c'est toi la dernière arrivée, ça fait partie de ton boulot.

A peine avions-nous avalé notre déjeuner que les clients commencèrent à entrer. La salle n'était pas encore remplie que je peinais déjà, tant le travail était nouveau pour moi. Il y avait tellement de choses à apprendre ! Mes gestes étaient malhabiles. Ce jour-là, les clients vinrent par légions enterrer l'année écoulée. Je passais mon temps à courir à droite et à gauche, à porter des plats, renouveler le papier dans les toilettes, vider les poubelles et servir des cafés. Plusieurs

---

1. Jeu de cartes coréen.

couples entre deux âges se succédèrent dans les pavillons. Le plus éprouvant, pour moi, était le poids de la vaisselle en porcelaine. Quelques assiettes vides, et j'avais les bras cassés. J'étais partie de chez moi à neuf heures du matin et je devais travailler jusqu'à vingt et une heures. J'avais déjà pris deux repas et téléphoné trois fois à la maison pour demander des nouvelles de ma fille. Chaque fois, mon compagnon m'avait dit de ne pas m'inquiéter.

Lorsque, après avoir salué Jini, je montai dans le minibus de M. Wang, je laissai échapper un gémissement de fatigue.

— La journée a été dure ? demanda M. Wang avant de démarrer brutalement.

Il devait me déposer au carrefour où je l'avais retrouvé le matin même. Le chemin du retour me parut encore plus rude qu'à l'aller. Peut-être parce qu'il faisait nuit. Le vent agitait les branches des arbres qui ployaient sous le poids de la neige. A chaque secousse du véhicule, l'odeur de soupe de poulet qui m'imprégnait s'exhalait de mon corps par bouffées. La seule pensée du bouillon gras me soulevait le cœur. M. Wang alluma une cigarette et me dit :

— Demain, choisis mieux tes sous-vêtements.

Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles. A un moment donné dans la journée, Jini avait enfoncé un doigt dans mes côtes et désigné mes seins d'un geste du menton. Le devant de ma veste était trempé de lait. J'avais jeté un coup d'œil au client que je servais pour voir s'il l'avait remarqué. Il avait détourné les yeux d'un air gêné puis éclaté de rire, tout comme ses voisins de table. Je m'étais précipitée dans le vestiaire

en essayant tant bien que mal de cacher ma poitrine. J'avais été obligée de me changer entièrement.

Dans le minibus non chauffé, il faisait aussi froid qu'au-dehors. J'avais les épaules glacées, je claquais des dents. Mais je n'osais pas me plaindre. J'avais beau me recroqueviller sur mon siège, le froid me pénétrait. La journée avait été trop longue. La douce odeur de ma fille me manquait. J'avais envie de me laisser sombrer dans le sommeil en frottant mes pieds frigorifiés contre ceux de mon compagnon. Dès que j'entrai chez moi, je m'écroulai sur le sol. Jeong-man m'apporta Ayeong pour que je lui donne le sein. Mon lait était si abondant que la petite faillit s'étrangler.

—

Quand j'arrivais le matin, la brume qui flottait au-dessus de la rivière rendait le paysage féérique. Les arbres et les collines sur l'autre rive se reflétaient dans le miroir paisible de l'eau, des oiseaux venaient se poser sur les berges. Tout était silence et indifférence aux humains installés tout près. A la nuit tombée, l'odeur de l'eau se faisait plus lourde ; en quelques minutes, l'humidité vous transperçait. Plus rien à voir avec l'indicible beauté du paysage matinal.

Les gens se plaignaient du mauvais état de l'économie, mais cela n'empêchait pas les restaurants de faire le plein tous les soirs. Leurs devantures illuminées de guirlandes électriques multicolores ressemblaient à des décorations de Noël. A la différence des autres établissements, le Jardin des Jujubiers servait davantage de clients au déjeuner qu'au

dîner. Les réunions de fin d'année avaient cédé la place aux festivités du Nouvel An. Celles-ci cessèrent bientôt à leur tour. Mais si l'affaire marchait toujours aussi bien, c'était surtout grâce aux pavillons annexes que l'on louait à la journée aux cercles de *hwatu*. Je trouvais bizarre que des hommes et des femmes d'un certain âge s'enferment à clé dans une chambre en pleine journée. Sûrement, ils ne se contentaient pas de jouer aux cartes. La grande salle, elle, était régulièrement occupée par les bourgeoises des associations de secours mutuel qui s'y réunissaient.

Il arrivait souvent que les clients touchent à peine aux plats – pourtant coûteux – qu'ils avaient commandés. A force de voir des os de poulet tachés de rouge à lèvres, des poils pubiens flotter dans les restes de soupe, des mouchoirs en papier froissés traîner dans tous les coins, des préservatifs encore humides, et de devoir essayer des traces de sperme sur les murs, j'en venais à me demander dans quel monde sordide je vivais. Dans ces pavillons qu'aurait dû embaumer l'odeur succulente de la soupe de poulet aux jujubes, on ne respirait que les effluves écœurants de passions adultères et désordonnées.

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Parfois, un ou deux hommes allaient s'installer dans un pavillon et, peu après, Jini les rejoignait discrètement. La plupart étaient des clients fidèles qui connaissaient bien les activités annexes du restaurant. D'autres venaient pour la première fois, attirés par les cartes de visite que M. Wang distribuait sous le manteau. En sortant du pavillon, Jini fonçait tout



droit aux toilettes pour se brosser les dents. Le jour où je découvris le pot aux roses, elle me demanda, tout en retouchant son maquillage :

— Tu ne savais pas qu'on faisait ça, ici ?

Elle avait l'air encore plus étonnée que moi.

— Tu es bien naïve. Ou alors tu es stupide.

J'étais surtout sidérée de voir affluer autant de clients les jours de semaine. Pourtant, ils n'avaient rien d'extraordinaire en apparence, j'aurais pu les croiser n'importe où. La seule chose qui les distinguait de moi, c'était la qualité de leurs vêtements. En réalité, il n'y a rien de tel pour différencier les gens.

De temps en temps, des hommes d'un certain âge venaient accompagnés de femmes beaucoup plus jeunes. Chaque fois, j'en éprouvais comme un coup au cœur. Je pensais à ma petite sœur Minyeong. Je ne pouvais m'empêcher de dévisager ces jeunes filles avec insistance. Jini ne manquait pas de me le reprocher, mais c'était plus fort que moi. Minyeong avait peut-être dilapidé tout mon argent, elle n'en était pas moins ma sœur. C'était à cause d'elle que mon projet d'ouvrir une boutique était tombé à l'eau et que je m'étais retrouvée dans un *goshiwon*. Cela faisait déjà cinq ans qu'elle était partie. Elle ne me donnait pas de nouvelles et je n'avais aucun moyen d'en avoir. Sauf, de loin en loin, des appels d'hommes qui la cherchaient partout. Sans me dire bonjour, ils m'abreuyaient d'injures et allaient jusqu'à me menacer si je ne leur disais pas où elle se cachait. « Ecoutez, leur répondais-je. Moi aussi, elle m'a volée. J'ai autant envie que vous de savoir où elle est.

Si vous la retrouvez, prévenez-moi. » Ils crachaient alors une dernière insulte et raccrochaient. Je comprenais leur colère, j'aurais voulu moi-même attraper ma sœur pour lui flanquer une bonne paire de gifles. Exiger qu'elle me rembourse avant que nous puissions seulement envisager de redevenir des sœurs. Mais nous étions liées par le sang et je voulais avant tout qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Quand je réussissais à l'oublier quelque temps, quelqu'un m'appelait. Je savais donc qu'elle était toujours en vie.

Un policier, lointain cousin de M. Wang, passait régulièrement au restaurant. Ces jours-là, le patron lui apportait en personne les plats au pavillon et Jini restait à son service jusqu'à ce qu'il reparte. Un jour, en venant dire au revoir à M. Wang, il m'aperçut dans la salle.

— Elle est nouvelle ?

Le patron m'ordonna de le saluer. Je m'inclinai.

— Pourquoi ne me la présentes-tu que maintenant ? remarqua l'homme. Elle est beaucoup mieux que l'autre.

— Tu trouves ? Dans ce cas, tu n'as qu'à repasser dès que tu pourras.

— Pourquoi pas ? Je me ferai un plaisir de suivre ton conseil, cher cousin.

L'homme jeta son cure-dents par terre puis me décocha un clin d'œil avant de remonter dans sa voiture de police.

— Espèce de salaud ! maugréa M. Wang entre ses dents.

Il me regarda avec un soupir. Derrière lui, Jini gloussait.

Je gagnais à peine quarante mille wons<sup>1</sup> par jour pour douze heures de travail. En outre, M. Wang avait décidé de retenir deux cent mille wons par mois les trois premiers mois, somme que je pourrais récupérer en partant, à condition d'avoir travaillé plus d'un an. Il m'en avait avertie en faisant passer cela pour de la générosité. Je n'avais pas compris pourquoi il tenait tellement à souligner quel bon patron il était. Après tout, cet argent me revenait de droit. Mais je n'avais pas osé faire de commentaires.

Avant d'être embauchée par M. Wang, j'avais été refusée par plusieurs employeurs. L'usine où je travaillais avant la naissance de ma fille avait réduit ses effectifs et ne m'avait pas proposé de poste à mon retour. Je ne connaissais personne à qui demander de l'aide. J'avais trente-deux ans, un enfant et aucune qualification professionnelle. Difficile dans ces conditions de trouver du travail. Le temps passait. Je ne pouvais rester plus longtemps sans emploi sous peine de voir ma famille mourir de faim. Je m'étais présentée dans des restaurants, mais aucun n'avait voulu m'engager, même comme simple commis de cuisine. Raison invoquée : je n'avais pas d'expérience. Aussi m'étais-je répandue en courbettes devant M. Wang pour le remercier de m'avoir acceptée. Il m'avait promis que je pourrais gagner beaucoup d'argent si je me débrouillais bien. Ses paroles m'avaient rassurée.

Le menu le moins cher du Jardin des Jujubiers comprenait une soupe de poulet aux jujubes, une

---

1. Soit environ vingt-sept euros. Un euro vaut à peu près mille cinq cents wons.

soupe de gratin de riz, trois sortes de *kimchi* et quatre accompagnements. Mon salaire journalier n'aurait même pas suffi à le payer. Je me demandais combien gagnaient les clients pour s'offrir les autres menus, sans compter qu'ils n'hésitaient pas non plus à dépenser pour prendre un peu de bon temps avec des femmes. D'où sortaient-ils autant d'argent ? En voyant ce qu'ils laissaient dans leurs assiettes – plus qu'il n'en fallait pour nourrir ma famille –, je regrettais de ne pas être aussi riche qu'eux. Je me disais que si j'arrivais à économiser suffisamment, la première chose que je ferais, ce serait de quitter mon minuscule logement sur le toit en terrasse.

La pièce que nous louions était exposée à tous les vents. En hiver, elle était trop froide, en été, surchauffée. Pas vraiment l'endroit idéal pour un bébé. Nous avions la jouissance de la terrasse, mais elle était trop dangereuse pour un enfant qui allait bientôt marcher. Je rêvais d'un deux-pièces où mon compagnon aurait disposé d'un bureau pour étudier. Bien sûr, ç'aurait été merveilleux d'avoir une chambre supplémentaire pour notre enfant, mais ça ne pressait pas. Je ne comptais pas faire fortune du jour au lendemain. Je restais très raisonnable dans mes souhaits. J'aurais bien aimé posséder ma propre maison plus tard, mais pour l'instant je me serais contentée d'avoir de quoi me loger en versant une grosse somme à titre de dépôt<sup>1</sup>. Il me

---

1. En Corée, on ne paie pas forcément de loyer mensuel. Le système de location le plus pratiqué consiste à verser une grosse somme d'argent en entrant dans un logement, somme que l'on récupère en partant. Le propriétaire se paie avec les intérêts ou les bénéfices de ses investissements.

fallait donc économiser sur tout. J'y étais bien décidée. Ça me démoralisait trop de devoir consacrer une grande partie de mon salaire à payer le loyer.

Après avoir vendu notre maison pour permettre à Minyeong de monter sa propre affaire, ma mère et moi avons été obligées d'emménager dans un *goshiwon*. Nous n'avions conservé que le strict minimum de vaisselle et d'affaires personnelles ainsi que les outils de travail de ma mère. Malgré tout, la pièce était si exigüe que nous pouvions à peine nous retourner. Heureusement, ma mère avait gardé son travail à domicile, lequel consistait à monter des boîtes à fusibles. Sans quoi, nous n'aurions même pas eu les moyens de louer cette chambre. Cette époque avait été l'une des plus difficiles de ma vie. J'en avais perdu le sommeil.

Avec mes économies, je décidai d'acheter une sandwicherie en souscrivant un petit emprunt, mais je dus la revendre avant même de l'avoir ouverte. Minyeong m'avait suppliée de lui prêter l'argent que je destinais à la réalisation de mon projet. Pour quelques jours seulement, m'avait-elle assuré. Puis elle avait disparu. Nous avons déjà perdu notre maison à cause d'elle. Pourquoi m'étais-je laissé attendre une fois de plus ? J'étais folle de rage. Ma mère me reprocha amèrement mon manque de réalisme. Quand apprendrais-je à refuser de céder aux demandes de ma sœur ? Elle n'avait pas tort. Je fus forcée de prendre un nouveau travail.

Je commençai à travailler dans un atelier de circuits imprimés : à longueur de journée, je triais des composants électroniques sur un tapis roulant pour

en éliminer les pièces défectueuses. J'avais l'impression que ma vue se brouillait. La mauvaise aération des lieux me provoquait des picotements incessants dans les narines. Cependant, ce travail machinal me permettait d'oublier mes soucis et d'envisager l'avenir avec optimisme. Plaie d'argent n'est pas mortelle, dit-on. Il me suffirait de travailler dur pour rembourser mes dettes.

Après ma journée à l'usine, je commençais mon autre travail : j'accostais d'éventuels clients pour un restaurant qui me payait au nombre de têtes. Et malgré tout, j'étais toujours à court d'argent. Finalement, ma mère réussit à se faire embaucher dans un sauna et quitta le *goshiwon*. « Du moment que je suis logée, je serais prête à faire n'importe quoi », avait-elle dit. Impossible de la faire changer d'avis.

C'est dans le *goshiwon* que je fis la connaissance de celui qui allait devenir mon compagnon. Je le croisais souvent dans la cuisine commune de l'étage où je venais préparer mon dîner. Au début, nous étions aussi intimidés l'un que l'autre. Nous nous contentions de nous saluer d'un signe de tête. Puis, peu à peu, nous commençâmes à partager notre *kimchi* et à faire des omelettes pour deux. Nous finîmes par manger nos nouilles instantanées dans la même casserole, nos têtes penchées l'une contre l'autre. Nous allâmes jusqu'à rajouter nos restes de riz dans l'eau de cuisson des *ramyeon*. Lorsque nous eûmes pris l'habitude de voir nos couverts dans un seul plat, nous décidâmes d'emménager ensemble. Je ne prévins pas ma mère. Mon ventre avait déjà commencé à s'arrondir.

Après maintes recherches, nous trouvâmes une chambre sur le toit en terrasse d'un immeuble qui nous plut tout de suite. Pour l'occuper, il nous en coûterait seulement l'équivalent de nos deux anciens loyers. Or, la pièce était trois fois plus grande que celles du *goshiwon* et comprenait en plus une cuisine et une salle de bains. Bien sûr, elle n'était pas isolée contre le froid et la chaleur, l'escalier était dangereux, mais peu important. Nous nous y installâmes sans attendre. C'était l'été avant que j'entre au Jardin des Jujubiers. J'accouchai à l'automne. Notre logement devint de plus en plus encombré. Le bébé tenait à peine sa tête droite que déjà nous avions acheté des quantités incroyables de choses rien que pour lui. La chambre qui nous avait paru si vaste fut bientôt trop petite. Je ne me souvenais même plus du bonheur que j'avais éprouvé à l'idée d'avoir notre propre salle d'eau. Chaque fois que je donnais un bain à ma fille, j'inondais la pièce. J'épongeais en maudissant le manque de place. J'aurais tellement aimé disposer de plus d'espace, juste un peu. Ce n'était pas de l'avidité de ma part, seulement un modeste désir. Et pour réaliser ce rêve, mon compagnon devait réussir son concours. Il devait donc se consacrer tout entier à ses études, et moi, subvenir à nos besoins. J'étais fière qu'il ne soit pas simple manœuvre, je préférais le voir le nez plongé dans ses livres, quitte à ce qu'il ne rapporte pas tout de suite de l'argent à la maison. Tant qu'il ne renoncerait pas, il y aurait de l'espoir. Le labeur ne me faisait pas peur. Je me sentais capable d'affronter n'importe quel travail.

Les activités annexes – et clandestines – du restaurant de M. Wang lui valaient un flot continu de clients, et ce tout au long de l'année. D'autant plus que, grâce à son cousin policier, il évitait les contrôles intempestifs des représentants de la loi. Il invitait régulièrement le cousin en question et ses collègues à festoyer dans son établissement.

— Personne n'osera jamais rien dire, me confia un jour Jini, comme s'il s'agissait d'un secret d'Etat. Personne n'a intérêt à nous dénoncer, nous tomberions tous ensemble, aussi bien les clients que nous. M. Wang est très prudent. Il ne propose pas ses services à n'importe qui. Il a ses critères bien à lui pour choisir, même parmi ses meilleurs clients.

L'haleine de Jini empestait le chou.

— Ton nouveau *kimchi* est trop salé, tante Yun ! s'écria-t-elle, sans pour autant cesser de piocher dans le plat.

— Tu n'as qu'à boire de l'eau, rétorqua la cuisinière. Si tu le trouves trop salé, sers-le en plus petites portions et mets-en de côté pour l'emporter chez toi.

M. Wang nous interdisait de manger les restes laissés par les clients, mais dès qu'il avait le dos tourné, Yun en profitait pour nous faire goûter les plats. Parfois même, elle glissait discrètement dans nos sacs des sachets de nourriture qu'elle avait préparés en cachette.

— Quel âge a ta fille ? me demanda-t-elle. Veux-tu un peu de soupe de poulet pour elle ?

— Oui, mais M. Wang...



— Personne n'en saura rien.

— Moi, j'ai tout entendu, intervint Jini.

— Ça tombe bien, tu vas pouvoir demander au patron si ça l'embête que je donne quelque chose pour son bébé alors qu'il ferme les yeux quand c'est toi qui fauches de la viande pour ton mari. Allez, file !

Jini esquisssa une moue de mécontentement.

— Et toi ? Tu te gênes peut-être ? M. Wang est au courant de ce que tu chapardes pour ton fils ?

— Tu ferais mieux de tenir ta langue !

Au même instant, M. Wang entra dans la salle, suivi d'une quinzaine d'hommes. Jini et moi recommençâmes aussitôt à nous affairer. Nous rajustâmes nos vêtements et saluâmes poliment. Jini disposa des coussins autour de plusieurs tables et invita les clients à s'asseoir. J'apportai les verres, les bouteilles d'eau et les serviettes chaudes. Puis je déposai sur les tables trois sortes de *kimchi* en guise d'accompagnement. Ce groupe de clients n'était composé que d'hommes bien mis. Des enseignants.

Un moment plus tard, un couple d'un certain âge fit son entrée. Je leur souhaitai la bienvenue et leur apportai immédiatement des assiettes de *kimchi*.

J'accueillis ainsi plusieurs autres clients, servis quantité de plats, débarrassai les tables, dis au revoir... Je fis aussi plusieurs allers-retours dans les pavillons annexes. Je ne voyais pas le temps passer.

Je m'étais rapidement habituée à mon nouveau travail. Au bout de deux semaines, j'étais parfaitement à l'aise aussi bien dans les tâches à effectuer qu'avec les différentes catégories de clients. Mais j'avais enduré le martyre. Les premiers jours, j'étais

tellement fatiguée que je n'arrivais pas à me lever le matin. Mes chevilles et mes jambes étaient enflées, mon cou, mes épaules et mes poignets me faisaient horriblement mal. D'après Jini, ces douleurs allaient durer un bon bout de temps.

— Tante Yun en souffre depuis plus de dix ans, m'avait-elle dit. Et moi, ça fait huit ans. Tant qu'on travaille ici, on en bave.

J'avais hoché la tête d'un air entendu.

M. Wang rouspétait tout le temps. Il reprochait, par exemple, à Yun de changer de gants chaque fois qu'elle préparait un nouveau plat. Pour lui, c'était du gâchis.

— Puisque c'est comme ça, répliqua un jour Yun, exaspérée, je ne mets plus de gants.

— Bonne idée !

Elle lui décocha un regard noir. Il avait vraiment le don de créer des problèmes là où il n'y en avait pas, grommela-t-elle tout bas.

Il n'en tint aucun compte.

Quant à son attitude envers Jini, elle tenait carrément du harcèlement. Il la tarabustait sans cesse pour qu'elle maigrisse. Il n'hésitait pas à dire devant nous qu'il avait honte de l'envoyer servir dans les pavillons. Avec moi, il agissait de la même façon. Il me disait toujours d'aller plus vite, m'interdisait de m'asseoir une seconde, même quand la salle était vide. Dans ces moments-là, pour lui échapper, je m'enfuyais dans la cuisine ou me mettais à essuyer des tables déjà propres.

On faisait cuire les poulets dans une grande marmite, à l'extérieur de la cuisine, sur le foyer qui

brûlait toute la journée à côté de la réserve à *kimchi*. M. Wang s'en occupait personnellement. Sa cuisine était réputée parmi les gourmets de Séoul. Sa soupe de gratin de riz et sa soupe de poulet aux fruits de mer étaient particulièrement appréciées. Des plats que je n'aurais jamais pu m'offrir.

— S'il vous plaît ! On pourrait avoir une autre bouteille de *soju* ?

Je m'approchai. Plusieurs des hommes attablés avaient déjà le visage écarlate. L'un d'eux me saisit la main :

— Tu es mignonne, toi !

Et il enfonça un billet de dix mille wons dans la poche de mon tablier.

— Lâchez-moi, je vous en prie, ripostai-je, ahurie, en reposant l'argent sur la table.

Son voisin de table s'esclaffa.

— Elle trouve que ce n'est pas assez ou elle est vraiment naïve ?

Je tournai la tête vers Jini et vit ses lèvres articuler silencieusement : « Prends-le ! »

— Tu vois, approuva le premier homme. Elle a tout compris, elle. Elle te dit d'accepter.

Il reprit l'argent et me le mit de force dans la main.

Interdite, j'inclinai la tête et le remerciai en bredouillant. Comme j'allais repartir, l'homme m'attrapa par un pan de ma jupe.

— Maintenant que tu as été payée, tu vas nous distraire. Commence donc par me verser un verre.

— Et moi, j'aimerais que tu me tiennes la main ! demanda un autre.

— Pour moi, je préférerais que tu m'embrasses et que tu me baises, ajouta un troisième.

— C'est vrai que tu es drôlement jolie !

Chacun y alla de sa plaisanterie. Je lançai de nouveau un regard en direction de Jini. Qu'est-ce que tu attends ? répétèrent ses lèvres. Sers-le !

Je m'agenouillai et remplis le verre de l'homme. Son voisin de table me regarda d'un air goguenard, sortit un billet de dix mille wons de son portefeuille et le glissa dans ma poche. Au passage, sa main palpa ma cuisse.

— C'est bien, toi au moins, tu es docile. Ça me fait tellement plaisir que j'en pleurerais ! Parce que tu vois, mes enfants, ça fait longtemps qu'ils ne m'obéissent plus.

Et à son tour, il me tendit son verre.

— Ce n'est pas seulement nos enfants, renchérit un autre homme. Même nos femmes ne nous écoutent plus. Il ne nous reste plus qu'à prendre des maîtresses. De nos jours, ne pas avoir de maîtresse pour un homme, c'est un handicap de sixième degré. Ça te dirait d'être la mienne ?

Ils continuèrent ainsi à plaisanter, s'encourageant mutuellement.

Lorsqu'un troisième homme me réclama à boire, je songeai aux deux billets froissés dans ma poche. Quel mal y avait-il après tout à leur servir de l'alcool ? Je remplis d'autres verres. La bouteille de *soju* fut bientôt vide. Ce n'est qu'après en avoir servi une autre que je pus enfin me relever. Depuis le comptoir, M. Wang m'observait.

Cela faisait presque un mois que je travaillais au Jardin des Jujubiers. Chaque jour, mon compagnon me regardait me préparer avec un air désolé, se reprochant la vie pénible que je menais à cause de lui.

— Ne t'inquiète pas pour moi, lui dis-je un matin. Contente-toi d'étudier. C'est tout ce que je te demande.

En voyant notre fille se retourner dans son lit et agiter ses petites jambes, je me sentis tout émue.

D'un geste expert, Jeong-man prit Ayeong dans ses bras et lui tapota doucement le dos. La petite se rendormit aussitôt.

Les hommes qui fréquentaient le restaurant fixaient souvent ma poitrine avec insistance. Je venais d'arrêter de donner le sein à ma fille, je n'avais plus mal, mais il m'arrivait encore d'avoir des montées de lait.

— Qu'est-ce qui t'a pris de vouloir travailler avant d'avoir sevré ta fille ? avait dit Jini.

Elle avait appuyé son doigt sur un de mes seins gonflés et fait claquer sa langue.

— Ma pauvre ! Quelle vie tu as !

A force de porter des assiettes et de nettoyer des tables toute la journée, j'étais moulue de fatigue, mais dès que je voyais ma petite Ayeong en rentrant le soir, j'oubliais tout. Il fallait que je gagne de l'argent pour acheter ses couches, ses pyjamas, ses petits chaussons, ses hochets. Elle allait grandir aussi vite qu'un radis et elle aurait besoin de plus en plus de choses. A commencer par une nouvelle alimentation : bientôt, il

faudrait commencer à lui donner de la viande de bœuf. Et il en coûtait plus de dix mille wons pour trois cents grammes ! Avec le lait en poudre et les petits pots, j'en avais déjà pour plus de deux cent mille wons par mois. Je devrais économiser encore plus sur le reste. Sauf que tout était déjà si cher que même si nous ne nous nourrissions que de légumes, notre budget alimentation consommait à lui seul la moitié de mon salaire. Gagner de l'argent était une chose, épargner en était une autre.

Comme M. Wang me l'avait dit, je ne recevais pour l'instant qu'un million de wons par mois. A côté de l'époque où je distribuais des prospectus, c'était déjà beaucoup. Mais cela ne suffisait pas pour faire garder notre fille. Nous arrivions tout juste à survivre, nos rêves demeuraient inaccessibles. Mon compagnon affirmait qu'il pouvait très bien étudier tout en s'occupant de l'enfant, mais je voyais bien qu'il ne progressait pas dans la lecture de ses manuels. Ses livres restaient toujours ouverts à la même page.

Les mois passèrent. Il rata ses examens au printemps, puis de nouveau en été. Je commençais à me demander si j'avais eu raison de penser qu'il nous tirerait un jour de notre misère en réussissant le concours.

Lorsque je l'avais rencontré pour la première fois au *goshiwon*, il préparait déjà ses examens. Il m'avait raconté que sa vieille mère, qui vivait à la campagne, lui envoyait de l'argent pour ses études. Il se sentait tenu de réussir à tout prix. Je l'avais encouragé en disant qu'avec une telle détermination, il ne pourrait que décrocher de bonnes notes. C'était moi, désormais, qui

payais à la place de sa mère. Sauf que maintenant, il avait un enfant à charge. Il avait tout intérêt à remporter la victoire.

Près de la table basse qui lui servait de bureau s'empilaient plusieurs gros volumes : coréen, anglais, histoire, droit administratif, gestion publique... Rien que de les voir me donnait le vertige.

Je n'avais jamais aimé les études. Mon professeur principal en classe de troisième harcelait ses élèves pour les faire travailler et pouvoir ainsi en envoyer le maximum au lycée. Dans l'espoir de nous convaincre, il prétendait que c'était une condition indispensable pour trouver un bon mari. Mais certaines de mes camarades n'avaient pas les moyens de continuer leurs études. D'autres, comme moi, récoltaient de trop mauvaises notes. De toute façon, nous avions quinze ans et étions peu sensibles à ses arguments. Ses conseils toutefois étaient restés gravés dans ma mémoire. « Si tu te regardais un peu dans un miroir, tu ne négligerais pas autant tes études », m'avait-il fait remarquer lors de mon premier entretien d'orientation. Je ne pouvais rien changer à mon visage, mais au moins pouvais-je améliorer mes résultats scolaires. Il avait terminé sa leçon de morale en me comparant à Minyeong : « Ça ne te fait rien de voir ta petite sœur réussir ? »

Minyeong, de deux ans plus jeune que moi, était non seulement jolie mais aussi très populaire dans le collège, si populaire qu'elle était déléguée de classe. Ses bonnes notes lui valaient l'admiration de tous, et ce d'autant plus qu'elle venait d'une famille modeste.

Dans le quartier misérable où nous vivions, tout le monde la connaissait, et les vieilles femmes ne se montraient contentes de me voir que parce que j'étais la sœur de Minyeong. Certains habitants du quartier avaient même changé le nom de leurs enfants pour lui donner le sien, avec l'espoir secret qu'ils deviendraient comme elle. Quand elle marchait dans la rue, elle gardait les yeux baissés et les lèvres serrées, d'un air à la fois modeste et résolu. On disait d'elle qu'elle était comme une fleur de lotus née dans la boue.

Je croyais qu'à elle seule elle transformerait le destin de notre famille et de notre quartier.

Minyeong répondit à nos attentes. Elle termina brillamment ses études au lycée et lorsque son école afficha les noms des élèves qui avaient réussi aux examens d'entrée dans les prestigieuses universités de la ville, je ne vis que le sien. J'étais tellement fière que je redressai involontairement les épaules. J'eus même envie d'arrêter les passants pour leur dire que Seo Minyeong était ma petite sœur. Ma joie ne dura pas.

Etudier à l'université coûtait cher et ma famille n'avait pas d'argent. Pour nous élever, mes parents avaient accumulé des dettes, et mon petit frère Junyeong, encore lycéen, était loin d'avoir terminé l'école. Nous avions beau être maintenant trois à travailler, nous gagnions à peine de quoi nourrir toute la famille. Alors, payer des études... Pour comble de malheur, c'est à cette époque que mon père tomba malade. On lui diagnostiqua un cancer. Nous n'avions pas les moyens de le faire soigner. Il se retira dans un coin de la chambre et s'alita. Ma famille s'enfonça dans la misère.



Minyeong poursuit sa scolarité en pointillé, menant de front ses cours et plusieurs petits boulots et interrompant parfois carrément ses études pendant un ou plusieurs semestres pour travailler à plein temps. Elle ne dormait pas assez, son visage était creusé de cernes. A vrai dire, c'était toute la famille qui manquait de sommeil. Je faisais les trois-huit dans une usine, ma mère était employée de cuisine dans un restaurant et Junyeong passait son temps dans les cybercafés à jouer à des jeux vidéo. En rentrant à la maison, chacun de nous se contentait de vérifier si mon père était encore en vie, de se servir une portion de riz dans l'autocuiseur et d'aller dormir. Le seul geste que nous accomplissions en pensant aux autres, c'était de remettre du riz à cuire quand il n'y en avait plus.

Après avoir passé la nuit à étudier, Minyeong était toujours la première debout et réveillait tout le monde. Notre petite maison basse comptait deux pièces. Dans celle qu'occupaient les trois femmes, les livres de Minyeong s'alignaient par terre le long du mur. Ma sœur lisait à la faible lueur d'une lampe de bureau. Pour se forcer à veiller, elle se donnait des gifles et se tirait les cheveux. Même quand elle tombait de sommeil, elle ne s'allongeait pas sous sa couverture, elle s'endormait sur ses livres ouverts. J'avais le cœur serré de la voir ainsi, mais je la considérais comme le pilier de notre famille. J'avais l'impression que notre infortune prendrait fin avec sa réussite : cette sombre cahute où nous vivions, notre quartier déshérité, mon travail à l'usine, nos dettes, nous laisserions tout derrière nous.

A mesure que le temps passait, mon inquiétude grandissait. Jeong-man avait déjà raté ses examens tellement de fois, y compris lorsqu'il vivait seul, que j'en venais à désespérer de sa capacité à étudier. Il faut avouer que la présence d'une femme et d'un enfant à ses côtés n'arrangeait rien. N'empêche, je craignais qu'il ne finisse par s'habituer à l'échec. Je savais que certains hommes passaient toute leur vie à préparer les concours de la magistrature. Pour eux, cela devenait pratiquement comme une drogue. Mon compagnon ne semblait pas très affecté par ses insuccès. Je commençais à douter qu'il eût vraiment envie de devenir fonctionnaire. Cela ne me disait rien de bon. Dans ces moments-là, je pensais à Minyeong. Toute son intelligence ne l'avait pas empêchée de toucher le fond. Après avoir ruiné notre famille, elle était tombée dans l'engrenage de l'endettement chronique. Depuis son départ, on n'avait plus eu de ses nouvelles. A cette pensée, un profond désespoir s'emparait de moi. Comment, dans une société où les gens éduqués n'arrivaient pas à s'en sortir, mon compagnon, qui n'avait ni diplôme ni fortune, pourrait-il jamais réussir ? Il suffisait de si peu de chose pour vous faire tomber ! J'espérais de toutes mes forces qu'il ne suivrait pas les traces de tous ces hommes accros aux concours. Je préférais encore qu'il ne devienne pas fonctionnaire. Je me moquais de sa position sociale. Tout ce que je voulais, c'était un mari qui me rapporte chaque mois son salaire, un chef de famille avec un vrai métier. Ce n'était plus seulement notre destin à tous les deux qui se jouait, mais l'avenir de notre fille.

Au lieu de quoi, il perdait un temps fou chaque jour à préparer le dîner. Ce qui me mettait dans une colère noire. Un soir, en rentrant, je voulus lui dire que ce n'était pas la peine, que j'avais déjà mangé au travail. Mais je me retins. Je ne pouvais tout de même pas lui reprocher ses bonnes intentions ! Il attendit que je prenne ma cuiller pour attaquer son repas. Il était presque minuit.

— Il fallait commencer sans moi, lui dis-je.

— Je préfère manger avec toi, répondit-il.

Il mourait de faim, il enfourna cuillerée sur cuillerée de riz. Ce soir-là, notre riz s'accompagna d'une soupe de *kimchi*, d'omelettes et des épinards que j'avais rapportés du restaurant.

Grâce à Yun, nous emportions chez nous les reliefs des repas laissés par les clients. Si M. Wang l'avait appris, il l'aurait sermonnée pendant au moins une demi-journée, mais elle s'en moquait. Elle se réservait le droit de se servir la première. Puis c'était au tour de Jini. Quand le mien venait, en dernier, il ne restait pas grand-chose, ni en choix ni en quantité.

Ce soir-là, j'avais mis discrètement dans un sac en plastique des épinards dont personne n'avait voulu – il est vrai qu'ils ne payaient pas de mine. Yun me demanda :

— Qu'est-ce qu'il fait déjà, le père de ton enfant ?

— Il prépare un concours.

— Il veut être magistrat ? intervint Jini.

Elle jeta un regard en coin vers mon paquet d'épinards et ajouta :

— Pourquoi tu prends ces trucs pourris ? Tu n'es tout de même pas une mendiante !

Puis, changeant soudain de ton :

— Oups ! Je devrais faire attention à ce que je dis. Il pourrait devenir avocat et toi, une dame.

— Non, il ne s'agit que d'un concours de fonctionnaires de troisième catégorie.

— Même ça, ce n'est pas donné à tout le monde de le passer, commenta Jini.

— Tu travailles dur, mais au moins toi, tu as une chance de t'en sortir, dit Yun. Nous, nous n'avons rien.

La mine sombre, elle ôta son tablier et le secoua avec un soupir malheureux. J'eus le sentiment d'avoir dit quelque chose qu'il ne fallait pas.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda Jini. Qu'est-ce qu'elle a de plus que moi ?

Sans lui répondre, Yun sortit de la cuisine. Elle allait passer chez elle pour préparer le dîner de sa famille avant de repartir travailler dans un autre restaurant, un de ceux qui servent vingt-quatre heures sur vingt-quatre des soupes chaudes à des hommes souffrant de la gueule de bois.

— Qu'est-ce qu'elle a ? reprit Jini. Ah, oui, je sais ! C'était une dame dans le temps. Elle a tout perdu au moment de la crise de 1997. Maintenant, son mari est au chômage. Mais bon, elle n'est pas la seule. Qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Le mari de Yun, qui dirigeait une fabrique de canapés avant la crise, était maintenant manœuvre à la journée. La moitié de l'année, il ne trouvait pas de travail. Ses deux fils étaient étudiants et gagnaient à

peine leur argent de poche grâce à de petits boulots. Yun ne se reposait jamais. Elle avait quatre bouches à nourrir avec son maigre salaire.

— Bien sûr, je la plains, continua Jini. Elle bosse jour et nuit. Pas étonnant qu'elle ait des douleurs partout. Remarque, c'est pareil pour tout le monde dans notre métier. Je viens juste d'avoir quarante ans et je souffre déjà le martyre. Toi aussi, tu devrais faire attention. Il faut te ménager quand tu es encore jeune. Enfin, c'est vrai qu'on ne peut pas trop se le permettre, vu qu'on ne peut compter que sur nos bras.

Tout en marmonnant, Jini remplissait de rogatons des boîtes en plastique qu'elle avait apportées exprès de chez elle. Se rendant compte que je l'observais avec étonnement, elle me dit :

— Pas la peine de me regarder comme ça. J'ai la permission de M. Wang.

Quand elle plissait les yeux de cette façon, je la trouvais presque féminine, malgré son embonpoint. Il lui arrivait souvent de mignarder avec une voix de petite fille pour séduire les hommes. Si cela me faisait rougir d'embarras, les clients, eux, semblaient aimer ça. Elle se servait aussi sans vergogne de ses fesses, encore bien fermes pour son âge. Elle en était même fière.

— Comment as-tu fait ? Tu crois que moi aussi...

— Tu veux que je lui en parle ?

— Tu ferais ça pour moi ? J'aimerais bien. Parce que, tu comprends, quand je rentre chez moi, je suis morte de fatigue...

Je quittais la maison à neuf heures et n'étais jamais de retour avant minuit. J'étais si exténuée que je

n'avais même plus le courage de me laver. Alors faire les courses et cuisiner... Malgré tout, pour notre dîner, il y avait toujours trois ou quatre plats en plus de ce que je rapportais en cachette du restaurant. Les pousses de soja, les pâtés de poisson et le tofu, je savais que Jeong-man les achetait à la supérette près de chez nous, mais le poisson, d'où venait-il ? Il devait aller jusqu'au marché pour se le procurer. Au début, j'avais pris ça pour une preuve de dévouement, mais plus le temps passait, plus cela m'agaçait. Car pendant ce temps-là, il n'étudiait pas. Je me donnais un mal fou pour servir des clients, et lui passait ses journées à s'amuser avec notre enfant et à laver tranquillement des pousses de soja. Mais je ne disais rien.

Après avoir débarrassé les tables dans les pavillons, je regagnai la cuisine et y trouvai M. Wang. Normalement, à cette heure-ci, il aurait dû se trouver derrière son comptoir, à ranger son livre de caisse ou à regarder la télé tout en mâchonnant du gratin de riz. Je m'approchai timidement. Il me jeta à la figure un sachet en plastique rempli de nourriture.

— Alors, comme ça, tu me voles ? cracha-t-il.

C'étaient les épinards que j'avais mis de côté.

— Pourtant, tu ne ressembles pas à une voleuse.

— Comme ils ont tourné, je me suis dit...

— Tournés ou pas, ils sont à moi. C'est moi qui les ai payés. Je vais les manger, même si je dois m'en rendre malade. Toi, tu n'y touches pas. Pourquoi tu me regardes comme ça ? Tu me trouves radin ? Eh bien, oui, je le suis ! Et c'est pour ça que j'ai de l'argent.

Espèce d'ingrate ! Dès qu'on se montre gentil avec les pauvres, ils se croient tout permis.

Il cherchait à me provoquer. Il avait sûrement une idée derrière la tête. Je bouillais de colère mais n'osais pas répliquer.

— C'est bon, ça suffit, intervint Jini d'une voix cajoleuse pour le calmer.

Elle rassembla ses affaires et ramassa ostensiblement sa boîte en plastique.

— Eteins les lumières et dépêche-toi de sortir, m'ordonna M. Wang avant de quitter la cuisine.

Jini le rattrapa et se colla contre lui. Il se mit à lui tripoter les fesses. Je pris le sac d'épinards tombé par terre et le dissimulai sous mes vêtements. Je l'avais bien mérité.

Assis en face de moi, Jeong-man savourait les épinards qui m'avaient coûté si cher. Je reposai ma cuiller.

— Tu ne manges plus ? demanda-t-il.

Je le regardai. Il avait une mine resplendissante. Tout près de nous, notre fille dormait paisiblement. Sur le bureau, rien n'avait bougé. Je trouvais tout à coup la situation insupportable. Si je n'agissais pas tout de suite pour faire changer les choses, je ne m'y déciderais jamais. D'un geste brusque, je renversai la table. Jeong-man me dévisagea d'un air ahuri. Quelques grains de riz s'échappèrent de ses lèvres.

Pour sa famille, on supporte tout. Mais il y a des moments où ça devient impossible. Il faut alors se débarrasser des bouches inutiles, comme on jette des aliments avariés. Cette idée m'était venue quand mon

père était tombé malade. Elle ne m'avait plus quittée. Il y avait maintenant Junyeong qui me réclamait sans arrêt de l'argent et Minyeong qui donnait mon numéro de téléphone à ses créanciers. Sans oublier mon compagnon qui s'obstinait à vouloir jouer son rôle de mâle chaque nuit alors qu'il avait renoncé à être le chef de famille. Je les haïssais tous, et ce d'autant plus qu'ils m'étaient proches.

Après ce coup d'éclat, la suite fut facile. Je balançai sans hésiter tout ce qui me tomba sous la main. Je ne maîtrisais plus ma fureur. Ma propre violence m'étonnait. Décontenancé, Jeong-man prit l'enfant dans ses bras et resta figé là à me regarder sans comprendre. Dire que c'était pour eux que je devais m'échiner ainsi ! Il me vint une furieuse envie de pleurer.

Finalement, je déblayai la vaisselle cassée et nettoyai le sol. Et me rappelai la nuit où je m'étais déshabillée pour la première fois devant Jeong-man. Ma vie aurait-elle été meilleure si je n'avais pas passé cette fameuse nuit avec lui, ou si je m'étais fait avorter sans lui en parler ? Le jour où j'avais appris ma grossesse, je lui avais demandé :

— Tu es sûr de réussir ton concours ?

— Ne t'inquiète pas pour ça. Je ferai tout pour y arriver. C'est le seul moyen pour nous de vivre ensemble.

Ses mains avaient quitté ma taille et s'étaient glissées sous ma veste pour m'agripper les seins. Nous nous trouvions sur le toit en terrasse de notre *goshiwon*. C'était le printemps. Il se mit à transpirer. Son sexe durcit.



— Allons dans ma chambre, proposai-je.

Comme toujours, ce fut acrobatique. Nous étions obligés de garder bras et jambes pliés, nos têtes heurtaient le mur. Mais je croyais qu'avec lui, ma vie serait plus rose. Tout valait mieux que le présent.

Il plaqua sa main sur ma bouche et éjacula.